

Laval théologique et philosophique



La philosophie de la nature porte-t-elle sur des séparés ou des non-séparés ?

Emmanuel Trépanier

Volume 2, numéro 1, 1946

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019765ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019765ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trépanier, E. (1946). La philosophie de la nature porte-t-elle sur des séparés ou des non-séparés ? *Laval théologique et philosophique*, 2(1), 206–209.
<https://doi.org/10.7202/1019765ar>

La philosophie de la nature porte-t-elle sur des séparés ou des non-séparés ?

A la ligne 1026a14, livre E de la *Métaphysique*, le texte traditionnel fait dire à Aristote que la physique étudie des non-séparés, des «ἀχώριστα». Ainsi fut-il commenté par Alexandre d'Aphrodise et traduit par Guillaume de Moerbeke. Schwegler¹, vers 1847, crut devoir supprimer une toute petite lettre de ce texte, mais comme il s'agissait d'un «a» privatif, les objets de non-séparés qu'ils étaient antérieurement, devenaient *ipso facto* des objets séparés. MM. Tricot² et Ross³ adoptent cette leçon. Voici les explications de M. Ross. Elles paraissent sérieuses: elles sont surtout intéressantes.

Il est remarquable que pour assigner aux diverses sciences leurs objets respectifs, Aristote use des termes «κίνητα» et «χωριστά», *mobiles et séparés*, et de leurs négations: *immobiles* et *non séparés* ou *inséparables*. Pour saint Thomas, la combinaison de ces termes est la suivante: à la physique appartiennent les objets mobiles et non-séparés; aux mathématiques, les objets mobiles et inséparables «secundum esse» mais immobiles et séparables «secundum rationem»; à la métaphysique, les objets immobiles et séparés à l'un et l'autre points de vue. La raison en est que *séparé* signifie séparé de la matière. Au fond, comme le dit saint Thomas, c'est parce qu'il implique matière que le non-séparé ne se définit pas sans mouvement. Donnant comme exemples l'animal et ses parties, la plante et ses parties, saint Thomas écrit: «Nullius enim praedictorum definitio potest assignari sine motu: sed quodlibet eorum habet materiam sensibilem et per consequens motum. Nam cuilibet materiae sensibili competit motus proprius». Selon saint Thomas, par conséquent, il ne peut être question d'une opposition entre les deux termes *inséparés* et *mobiles* car celui-ci suit celui-là. S'il y a une opposition quelque part, c'est dans le cas des mathématiques, non pas entre *immobiles* et *inséparables* mais entre le «secundum esse» et le «secundum rationem»⁴.

Or M. Ross remarque que, parlant de la physique, Aristote oppose *mobiles* et *séparés*. Le texte traditionnel ferait dire à Aristote: «ἡ μὲν γὰρ φυσικὴ περὶ ἀχώριστα μὲν ἀλλ' οὐκ ἀκίνητα». Ce que conserve la traduction si littérale de Moerbeke: «Physica namque circa inseparabilia quidem, sed non immobilia». Si *non-séparé* voulait dire non séparé de la matière, ce serait une fausse antithèse que de dire *mobiles* mais *inséparés*, les mobiles étant nécessairement inséparés en ce sens. Même opposition au sujet des mathématiques, cette fois par *μὲν* et *δέ*: «περὶ ἀκίνητα

1. SCHWEGLER, *Die Met. d. Arist.*, Tubing 1847-48.

2. ARISTOTE, *Métaphysique*, trad. J. TRICOT, Paris 1933.

3. W. D. ROSS, *Aristotle's Metaphysics*, text and commentary, Vol.I, Oxford 1924.

5. In VI *Metaphysicorum*, lect.1 (ed CATHALA), n.1158.

μὲν οὐ χωριστὰ δ' ἴσως». Ce que Moerbeke traduit: «circa immobilia sed et inseparabilia forsan». Pour maintenir l'antithèse, il faudrait donc dire que la physique porte sur des séparés mais non immobiles, comme les mathématiques portent sur des immobiles mais inséparables. (Aristote dit «probablement» pour ne point préjuger d'une question qui sera résolue aux livres M et N.) Il faudrait en même temps donner à *séparé* un autre sens. M. Ross dit: «The objects of physics are «χωριστὰ» in the sense that they exist separately»¹.

Le fait est que ce terme est couramment employé en ce sens dans la *Métaphysique*. Il désigne un caractère de la substance première. «Substantia duobus modis dicitur: quorum unus est secundum quod substantia dicitur id quod ultimo subijcitur in propositionibus, ita quod de alio non praedicetur, sicut substantia prima. Et hoc est, quod est hoc aliquid, quasi per se subsistens, et quod est separabile, quia est omnibus distinctum et non communicabile multis»². Saint Thomas dit encore expressément: «Entium enim quaedam sunt separabilia, scilicet substantiae; alia sunt inseparabilia, scilicet accidentia, quia passiones et motus et hujusmodi accidentia non possunt esse sine substantiis»³. Par la séparabilité de la substance, Aristote prouve qu'elle est antérieure à l'accident⁴; par elle aussi, il prouve que la matière n'est pas substance «simpliciter»⁵.

Pour interpréter le texte comme il le fait, M. Ross pourrait invoquer maints textes où Aristote critique sévèrement les platoniciens pour avoir cru que les lignes, surfaces et autres étaient séparables absolument. A titre d'exemple:

Que points, lignes et surfaces possèdent l'antériorité logique, soit, mais l'antériorité logique n'entraîne pas toujours l'antériorité substantielle. L'antériorité substantielle est, en effet, le partage des êtres qui, séparés, l'emportent par la faculté de l'existence séparée; l'antériorité est logique quand les êtres sont antérieurs à ceux dont les notions sont formées de leurs propres notions; et ces deux antériorités ne sont pas co-extensives. Si les qualités, en effet, n'existent pas en dehors des substances, par exemple un mû ou un blanc, le blanc possède sur l'homme blanc l'antériorité logique, mais non l'antériorité substantielle, car il ne peut exister séparé, mais il accompagne toujours le composé, et j'entends par composé l'homme qui est blanc⁶.

Et plus loin par manière de conclusion: «il est clair ou bien qu'elles [les choses mathématiques] n'existent absolument pas, ou bien qu'elles ont un mode particulier d'exister et par conséquent n'existent pas d'une manière absolue»⁷.

S'ensuit-il pour autant qu'Aristote distingue les sciences en se plaçant à ce même point de vue? Nous ne le croyons pas. Premièrement, en

1. *Op. cit.*, Vol. II, p. 355.

2. *In V Metaph.*, lect. 10, n. 903.

3. *In XII Metaph.*, lect. 4, n. 2475.

4. *Métaph.*, Z, ch. 1, 1028a28.

5. *Ibid.*, ch. 3, 1029a27.

6. *Ibid.*, M, ch. 2, 1077a36.

7. *Ibid.*, 1077b16.

raison du texte. «*Ἀλλὰ*» ne marque pas nécessairement une antithèse. «Après une proposition affirmative et devant une proposition négative, dit Bailly, il a le sens de *et non*». N'est-ce pas le cas ici : la physique ne porte-t-elle pas sur des inséparables et non immobiles ? Quant à *μέν* et *δέ*, qui se trouvent dans la phrase traitant des mathématiques, Bailly dit : «Sous forme d'énumération, les deux propositions où *μέν* et *δέ* s'opposent l'un à l'autre peuvent n'être qu'une répétition de l'idée que le second membre de phrase rappelle avec plus de force». M. Tricot traduit cette phrase : «quelques branches des mathématiques étudient des êtres, immobiles, il est vrai, mais probablement inséparables». Par *μέν* et *δέ* il met une telle opposition entre immobiles et inséparables que le «*ἴσως*» (probablement) n'affecte plus que le dernier membre de cette opposition. C'est comme s'il était vrai et déjà décidé que les mathématiques étudient des immobiles alors qu'il ne serait que probable qu'elles étudient des non-séparables. S'il n'est pas certain que les objets mathématiques soient des non-séparables, il n'est pas plus certain qu'ils soient immobiles. Si au contraire, *μέν* et *δέ* sont considérés comme marquant une énumération, «*ἴσως*» s'applique sans difficulté aux deux. Comme dit saint Thomas : «*Sed utrum illa de quibus considerat mathematica scientia, sint immobilia et separabilia a materia secundum suum esse, adhuc non est manifestum*».

Deuxièmement, en raison du contexte. De la ligne 1025b28 à 1026a7, Aristote parle des modes de définir. Or les différences dans ces modes ne sont pas celles que l'on retrouve au livre Z entre la substance et l'accident. Bien plus, parlant des objets physiques, Aristote dit d'eux qu'ils se définissent avec matière sensible. Et il le dit comme suit : «*οὐθενὸς γὰρ ἀνευ κινήσεως ὁ λόγος αὐτῶν ἀλλ' αἰεὶ ἔχει ὕλην*». Selon le principe de sa distinction, M. Ross devrait protester, corriger quelque chose puisque Aristote emploie *ἀλλὰ* qui serait uniquement un terme d'opposition. Il n'y a sûrement pas d'antithèse entre le fait de ne pas être sans mouvement et d'avoir matière. M. Ross traduit : «for none of these can be defined without reference to movement [ici il remplace *ἀλλὰ* par un tiret marquant une explication] they always have matter»¹.

A la fin du paragraphe précédent, Aristote avait dit : «*Sed theorica circa tale ens, quod est possibile moveri; et circa substantiam, quae est secundum rationem, ut secundum magis non separabile solum*». Saint Thomas commente toujours dans le sens que la physique porte sur telle substance qui selon la raison n'est pas séparable de la matière. Cette fois, Aristote n'emploie pas l'«*α*» privatif mais la négation «*οὐ χωριστήν*». M. Ross accepte donc *non séparée*. Mais, dit-il, ce n'est pas des choses physiques mais de leurs formes seulement que parle Aristote. La forme seule n'est sûrement pas un *hoc aliquid*, elle n'existe pas séparément du composé. (Sauf pour l'âme humaine, «ut in pluribus», était-il dit.) Comment M. Ross en vient-il à croire qu'il est uniquement question de la forme ? En traduisant «*περὶ οὐσίαν τὴν κατὰ τὸν λόγον*» par «substance in the sense

1. *The Works of Aristotle Translated into English*, Vol. VIII, *Metaph.*, Oxford 1928.

of form». Saint Thomas prenait substance d'une façon absolue, donc la substance physique, la chose physique, et c'était elle qui «κατὰ τὸν λόγον», selon la raison, selon la définition, n'est pas séparable de la matière. En opposition évidemment aux mathématiques qui selon la raison sont séparables.

Et justement au sujet des mathématiques (1026a15), Aristote dit que ses objets ne sont probablement pas séparés: «ἀλλ'ὥς ἐν ὕλῃ». Suivant l'interprétation de M. Ross, on s'attendrait à ce qu'Aristote dise: mais comme dans un sujet, comme dans la substance. *Séparé* étant le caractère de la substance par opposition à l'accident. Il n'en est rien; Aristote dit: «mais comme dans la matière». Ce qui n'est pas séparé mais dans la matière est assurément le non séparé de la matière.

Et même s'il disait: «comme dans un sujet» (ὀποκειμένον), il faudrait encore entendre: «comme dans la matière». Voici ce qu'il écrit dans les *Seconds Analytiques*: «La science qui ne s'occupe pas du substrat est plus exacte que celle qui s'occupe du substrat: par exemple, l'Arithmétique est plus exacte que l'Harmonique»¹. L'harmonique ne s'occupe évidemment pas de la substance. Aussi saint Thomas a-t-il raison d'interpréter:

Et accipitur hic *subjectum* pro materia sensibili, quia, ut Philosophus dicit in II *Physicorum*, quaedam scientiae sunt pure mathematicae, quae omnino abstrahunt secundum rationem a materia sensibili, ut geometria et arithmetica: quaedam autem scientiae sunt mediae, quae scilicet principia mathematica applicant ad materiam sensibilem, sicut perspectiva applicat principia geometriae ad lineam visualem, et harmonica, idest musica, applicat principia arithmeticae ad sonos sensibiles².

Enfin, signalons que dans la *Physique* le Philosophe écrit:

Ce qu'il faut dire, c'est donc que ces attributs sont aussi l'objet des spéculations du mathématicien, mais non en tant qu'ils sont chacun la limite d'un corps naturel; et, s'il étudie les attributs, ce n'est pas en tant qu'ils sont attributs de telles substances.

C'est pourquoi encore il les sépare; et en effet, ils sont, par la pensée, *séparables du mouvement* [Χωριστὰ γὰρ τῇ νόησει κινήσεως]; peu importe d'ailleurs cette séparation; elle n'est cause d'aucune erreur.

Les partisans des idées font la même opération sans s'en apercevoir: car ils séparent les choses naturelles, bien moins séparables que les choses mathématiques³.

«Χωριστὰ» entendu à la manière de MM. Schwegler, Ross et Tricot, Aristote aurait dû dire exactement le contraire. Si les objets mathématiques sont des accidents alors que les choses naturelles sont des substances, les choses naturelles sont plus séparables que les mathématiques.

On nous pardonnera cette analyse de textes et de traductions. On recourt si souvent à la traduction Tricot, l'autorité de M. Ross est si largement acceptée qu'il peut être utile d'en signaler certaines déficiences. C'est reconnaître en même temps la précision et la pénétration du commentaire de saint Thomas.

EMMANUEL TRÉPANIÉ.

1. I, ch.27, 87a31.

2. Lect.41, n.3.

3. *Physique*, trad. CARTERON, II, ch.2, 193b31.